

Eichmann : la banalité systématique du mal



Lorsqu'en mai 1960, Eichmann est capturé à Buenos Aires en Argentine, puis transporté en Israël à Jérusalem, c'est dans un théâtre transformé en tribunal que son jugement a lieu. Il est ainsi donné en spectacle aux caméras du monde entier. En ce moment, le théâtre Majâz rejoue le procès de l'homme - pour ne pas dire monstre - à l'origine de la « solution finale ». En revendiquant un théâtre engagé, la compagnie a utilisé les retranscriptions d'époque du procès ainsi que de nombreux fonds d'archives pour dire le réel.

Le projet a vu le jour avec non pas l'idée de jouer un Eichmann bourreau, mais de le dépasser pour donner la parole au responsable logistique qu'il a été, d'utiliser ses propres mots, lui qui n'eut d'autre ligne de défense que de prétendre avoir répondu aux ordres ou servi le système et fut condamné à mort en 1961. Toute la mise en scène de Ido Shaked et la scénographie concourent à l'interrogation du système, à travers la parole collective d'Eichmann et du potentiel dramatique de son procès. Au nombre de sept, les comédiens qui forment une troupe éclectique se répartissent la parole fragmentée d'un Eichmann jamais vraiment incarné, ce qui rend son système davantage intelligible et ne provoque ni empathie ni détestation à l'égard de l'homme. À de multiples reprises d'ailleurs, les comédiens devenus juges ou témoins adressent sèchement au public « Je vous interdis toute manifestation de sentiments ». Un jeu saisissant dans leur tentative de faire dire au « spécialiste » ce qu'il savait.

La scénographie dans laquelle le procès a lieu est sombre, tout est noir excepté la photographie d'Eichmann émergeant symboliquement d'un papier blanc. Avec seulement une table, quelques chaises et un rétroprojecteur qui accentuent l'effet administratif de la démarche, l'explication de la politique d'extermination se dessine littéralement sur le sol. C'est sur un plateau monté sur rivets qui de fait est

complètement instable et bouge suivant un système de balancier que les comédiens dessinent à la craie blanche des organigrammes, recréent des tableaux d'archives avec rigueur et méthode avant de tout effacer, comme on laverait l'histoire de ses plaies. Pour autant, dans cette atmosphère désincarnée, aucune violence n'est montrée, si bien que les photographies à la vue insoutenables qui furent projetées par le passé et que le monde voyait pour la première fois ne sont plus qu'un écran vide comme frappé des claquements du projecteur. Face à ces plans de camps, de chemins de fer, de bombardements, les acteurs portent le texte avec force comme étant eux-mêmes devenus des rouages de la machine. Tous sont poignants alors que leur parole nous assomme de vérité et de possibilités interprétatives.

Sans en dire plus que l'histoire, ses plaies et ses silences, la troupe parvient à une adaptation saisissante du procès d'un homme normal englué dans la banalité du mal, qui a prétendu ne pas savoir et « ne pas être apte à décider » concernant les déportations. Recomposés de la sorte et joués avec autant de finesse et solidité, les faits parlent d'eux-mêmes. Le caractère administratif de la situation suffit à dire la violence de ce que l'on sait de la déportation.

Après la Maison du peuple qui fut le théâtre du procès, le théâtre Gérard Philipe se transforme à son tour en tribunal pour une grande leçon d'Histoire mais surtout, un grand moment de théâtre.